

ESSAI D'INTERPRETATION DE LA STELE INDECHIFFREE D'AMBILOBE

par J.-C. HEBERT

Membre associé de l'Académie Malgache.

Madagascar n'a jamais livré à l'archéologue, ni statues antiques ni stèles portant des inscriptions datables de plusieurs siècles¹. Il n'est pas dit que de tels objets n'existent pas ou n'aient pas existé, mais s'ils existent encore, ils sont certainement rarissimes.

La rareté des vestiges anciens nous fait un devoir de présenter une ébauche d'étude de l'un d'entre eux, une stèle d'époque ignorée, dont la photographie a été présentée plusieurs fois aux lecteurs de la *Revue de Madagascar*, et qui a été trouvée, il y a quelques années déjà, par M. le Professeur Millot dans la région d'Ambilobe.

Cette stèle est actuellement entreposée avec d'autres objets ethnographiques dans les bâtiments de l'O.R.S.T.O.M., section Sciences Humaines, à Tananarive. Aucune étude, à notre connaissance n'a jamais été entreprise, signalant ou soulignant l'énigme des graffitis qui y sont tracés.

Le fait que cette stèle de basalte porte des traits mystérieux, indubitablement tracés de main humaine, est d'importance. Nous ne savons pas si, avant de connaître l'écriture arabe, les Malgaches ont connu et utilisé un autre système d'écriture. Mais l'hypothèse doit être examinée.

Le pasteur Otto Chr. Dahl a été le premier, croyons-nous, à lancer cette idée dans son ouvrage *Malgache et Maanjan* (p. 7) :

"Il n'y a aucune trace, dit-il, à Madagascar d'une littérature antérieure à l'immigration musulmane. Mais comme on écrit en Indonésie sur des feuilles de palmier ou sur des bambous, les manuscrits périssent facilement. Le manque de tels manuscrits à Madagascar ne prouve donc rien".

"Le nom de l'écriture arabe, Tmr. *sora-be* "grande écriture", semble ancien. S'il est antérieur à l'introduction de l'écriture européenne, ce terme indique qu'il y a eu une autre écriture de laquelle il fallait distinguer l'écriture arabe". Quelle a

¹ L'éléphant de pierre d'Ambohitsara n'apparaît pas tellement antique (origine arabe ?) ; en tout cas, il ne comporte aucune inscription, sinon des graffiti récents.

été cette écriture, antérieure à l'écriture arabe, on ne sait.¹ Il n'en est apparemment pas resté traces. Et cependant, il faut souligner avec Dahl que les premiers Malgaches venant d'Indonésie connaissaient l'écriture, puisque le mot malgache signifiant "écriture", Mer. *soratra*, Tmr. *soratri* est le même que celui connu dans toute l'Indonésie : *surat* < INC. *tulat*.² Bien plus, Dahl fait remarquer qu'en malgache comme en batak (Bornéo) et en makassar (Célabes), on désigne la consonne par l'expression "mère-écriture" (en malgache, respectivement *renisoratra* et *zana-tsoratra*). Peut-être y a-t-il simple phénomène de convergence ? L'hypothèse d'un rapprochement culturel semble cependant meilleure. Dans ce cas, on devrait pouvoir retrouver à Madagascar des traces de l'ancienne écriture, qui serait vraisemblablement d'origine indienne.

Cette écriture était certainement perdue lorsque les Arabes ont fait connaître les caractères arabes. Sinon les *sora-be* en feraient mention, et si elle avait été encore en usage, elle aurait dû nous parvenir comme nous sont parvenus les *sorabe*, sur papier antaimoro, ou sur parchemin.

Reste la ressource des inscriptions rupestres, et des stèles. Quant aux inscriptions, celles d'Ambatosoratra, "la pierre aux écritures" que M. Devic a étudiées en pays betsileo, sont sans doute les plus célèbres.³ Malheureusement, il y a de fortes chances pour ces prétendues inscriptions, dont certaines lettres rappelleraient les caractères hymiarites du fabuleux royaume de Saba, soient l'oeuvre du ruissellement lié aux fantaisies de la nature. Les linguistes se sont montrés fort sceptique sur l'identification de l'alphabet employé⁴, et en tout cas le texte est resté indéchiffré.

Quant aux stèles, il en existe qui ont été déchiffrées telles celles ramenées d'Anorotsangana, sur la côte nord-ouest de Madagascar, par la mission Waterlot, il y a une trentaine d'années ; gravées en relief sur calcaire corallien, elles portent des épitaphes arabes en inscription neskhî, et concernent des Grand-Comoriens décédés en terre malgache. mais elles sont très récentes, puisque sur plusieurs d'entre elles, ont été relevées des dates se situant entre 1868 et 1870 (1284 H et 1286 H).

Pour la stèle qui nous intéresse, nous dirons tout de suite que les signes gravés nous sont restés indéchiffrables.

¹ Ce pourrait être simplement l'écriture sur le sable du *sikiy alana*. Simple hypothèse.

² Il est vrai que M. Dez, dans son article "l'apport lexical de l'indonésien commun à la langue malgache" paru au *Bull. de Madagascar*, janvier 1963 (n° 200), p. 75, souligne qu'"il semble plutôt que le terme *soratra* ait été emprunté par les différentes langues indonésiennes à l'arabe".

³ *Revue de Madagascar*, troisième trimestre 1953, Jean Devic. Ivola mena : le roc d'or.

⁴ *Revue du monde musulman*. 1924, t. 58, p. 272. Planche avec photos. Voir compte-rendu de Faublee, in Documents d'Outre-Mer, 1954.

Les graffiti de la stèle sont observables d'un côté seulement, sur la partie lisse, la "face", par conséquent ; le "dos" présente une surface moins plane sans traces de signes.

La stèle peut être orientée normalement de haut en bas du fait de la courbure sommitale, ce qui indique que la pierre devait être dressée ou fichée en terre (?). La base n'est pas régulière et ne paraît pas avoir été travaillée.

Il y a deux séries de signes ; la première, très nette sur une bande horizontale qui traverse la pierre dans sa largeur, sur une hauteur d'une dizaine de centimètres. certainement, il ne peut s'agir d'un travail naturel dû à l'érosion. On reconnaît à l'examen les traces d'un outil, genre gouge, qui a laissé en plusieurs endroits deux fins sillons en creux, parallèles, espacés d'un millimètre environ. *L'emploi d'un outil sur cette surface plane ne peut s'expliquer que par l'intention de graver une inscription.*¹

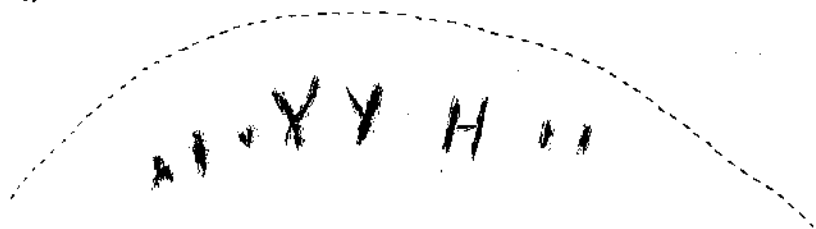
La deuxième série de signes, de moindre importance, est reconnaissable sur la partie biseautée de l'arrondi sommital. les signes sont moins nombreux (trois fort nets, et quelques autres imparfaitement tracés). De prime abord, on pourrait croire que ce sont des coups de burin destinés à casser la pierre pour en obtenir le bel arrondi actuel. Mais cette opinion ne semble pas pouvoir être retenue. L'arrondi de la pierre a sans doute été l'oeuvre de la nature. Lorsqu'on observe les signes tracés sur cette partie biseautée, on reconnaît les deux fins sillons parallèles de la gouge, utilisée pour la gravure de la surface plane. A mon avis, *il s'agit donc bien d'un complément de l'inscription précédente.*

A.- *Graffiti de la surface plane.* Il est bien difficile de reconnaître dans ces graffiti les signes d'un alphabet quelconque ; mais on est frappé de la régularité de certains traits verticaux tous profondément tracés. Il y a ainsi cinq barres verticales qui couvrent une bande horizontale de 10 centimètres de large. Seul le premier trait (en partant de la gauche) est interrompu en son milieu ; les autres présentent un tracé uniforme, très faiblement dévié en haut vers la droite. L'écartement des barres est sensiblement le même, quoique la largeur des intervalles semble aller légèrement en diminuant de la gauche vers la droite, comme si le sculpteur avait craint de manquer de place.

Fait inattendu, ces espaces sont également divisés en moitiés, puis en quarts. Les traits figurant les moitiés sont plus épais, plus profondément tracés que ceux figurant les quarts. Les premier et deuxième intervalles (en partant de la gauche) sont ainsi normalement divisés en moitiés et en quarts ; mais le troisième n'a qu'une marque centrale (une moitié), un éclat de la pierre pouvant toutefois être

¹ M. le Pasteur E. Vernier, à qui nous avons communiqué notre travail, exprimait un opinion quelque peu différente en précisant que si les lignes tracées à des emplacements géométriques avaient été "pour la plupart fait au burin", d'autres lui avaient donné "l'impression d'avoir été le résultat d'une percussion, comme si l'on avait fendu ou cassé du bois sur cette stèle et que le fer de hache ait entamé le basalte" (communication personnelle, février 1962).

le résultat d'un coup de gouge destiné à un trait de quart ; le quatrième intervalle a un trait de moitié et un trait assez mince (il semble que le sculpteur ait craint de provoquer un éclat comme précédemment, d'autant plus que la barre voisine est déjà plus épaisse que les autres par suite vraisemblablement d'un accident de la pierre).



a) Graffiti sur la surface biseautée du sommet arrondi de la stèle.



b) Graffiti sur la surface plane.

Que signifient ces séparations par traits verticaux, portées sur une même ligne horizontale au-dessous d'autres signes, la plupart obliques ou horizontaux, qui remplissent plus ou moins bien l'espace libre entre les barres ? S'agit-il d'un canevas destiné à séparer des lettres et des mots ? Avouons qu'aucune inscription connue n'a jamais rien présenté de tel. D'autre part, les intervalles apparaissent réguliers.

La première hypothèse qui vient à l'esprit est qu'il pourrait s'agir d'un alphabet. On sait que sur le pourtour de la Méditerranée ont été découvertes ainsi des tablettes, des poteries, portant à la suite les lettres de l'alphabet grec, de l'alphabet étrusque, des alphabets italiques, etc. Il existe même quelques syllabaires du type *b, a ba, ga ga* qui sont parmi les tous premiers documents que nous révèlent l'archéologie.

Toutefois, en ce qui concerne la stèle d'Ambilobe, on est étonné de rencontrer une division quadripartite dans laquelle il semble difficile d'inclure un alphabet quelconque. D'autre part si les colonnes centrales englobent des signes, tout à fait

énigmatiques, et si à la rigueur on peut en apercevoir sur la partie gauche de la stèle, les colonnes de la partie droite en apparaissent dépourvues. L'alphabet, si alphabet y avait, serait tronqué.

C'est pourquoi, de toute évidence, nous avons affaire ici à un système non pas alphabétique mais mathématique. Or, ce système n'est pas décimal mais quaternaire ; nous avons quatre intervalles divisés eux-mêmes en quatre (bien que deux divisions de quart ne soient pas tracées et que deux autres soient hors intervalle).

C'est peut-être le lieu de rappeler ici que le chiffre huit (8) et son double (16) ont une particulière importance en malgache. Pour pénétrer dans un *doany* sakalava (case contenant les reliques royales) il faut donner en argent au portier : *roay valo parata* "deux fois huit piastres, c'est-à-dire (80 francs). Lors des grands sacrifices de boeufs pour les fêtes commémoratives royales comme celles qui ont lieu annuellement au *doany* de Majunga, il faut sacrifier deux fois huit boeufs, huit le premier jour et huit le dernier.

Le plus puissant des talismans en pays sakalava, après celui dénommé *vy lava tsy roy* ("lame de fer qui n'a pas sa pareille") était le *manjaka valo taona* ("celui qui règne huit ans"). C'était l'*aody* du roi Andriamisara et l'*aody* des rois Volamena¹.

Dans le système monétaire le plus ancien, "huit" était une division majeure dénommée *sasanangy*, "moitié de mâchoire", la mâchoire devant correspondre à seize, moitié de la dentition complète ; 8 était donc une unité de compte ; et pour 10, on devait dire 8 + 2 pour 12, 8 + 4, jusqu'à l'unité majeure : *mangy*.

Corrélativement, dans le système numérique ancien, bien que ce système soit décimal, *valo* (8) possédait une place particulière. On disait *valomaro* en betsimisaraka pour désigner "beaucoup". Grandidier, après avoir rapporté l'expression, prise au lexique de Houtman²: *wallo maro* : "de huit sortes", c'est-à-dire *valo maro* : "beaucoup de huit", explique que "dans l'Est, on compte, ou du moins on comptait autrefois par 8 et non par 10. Aussi disait-on *valo marò* (littéralement beaucoup de 8) comme nous dirions "beaucoup de dizaines", et *valo raiky* (litt. un seul 8) pour "huit fois seulement". ce mode de numération des Malgaches des côtes tient, dit Grandidier, à ce qu'ils comptent sur les doigts, laissant de côté les deux pouces, qui étant naturellement séparés des autres,

¹ Mellis. *Volamena et Volafotsy*, p. 54 et 14. Ce talisman serait le même que celui indiqué par Decary sous le nom de *manjaka betany* ("qui gouverne un grand pays") in *Revue d'Ethno.* 9^e année, deuxième et quatrième trimestre 1928.

² Grandidier, I, I de la Collection des Ouvrages anciens concernant Madagascar. *Nangy* ou *mangy* "mâchoire". *Nangy*, a du être jadis une unité de numération. Aujourd'hui, le mot est devenu trivial, on ne sait pourquoi.

doivent suivant eux être tenus à l'écart. Sans doute, cette explication est-elle exacte ?

Vig rapporte de son côté que le chiffre 8 s'emploie dans les formules de voeu en betsileo. Pour un voeu de bonheur, on fait le souhait suivant :

"Huit poules dans le poulailler, huit boeufs à l'étable, huit fils dans la maison" et Vig s'en étonne alors que dans le système de divination *fahavalo* désigne "les brigands, les ennemis, les incendiaires", car c'est la huitième case du *sikidy*¹.

Nous sommes donc amenés à faire la remarque que dans le *sikidy* qui a donné à la langue malgache les mots *fahavalo* "brigands" et *fahasivy* "amulettes" dans leur acceptation magique, il y a seize cases, qui elles aussi se divisent en deux séries de huit. *Fahavalo* (la huitième) et *fahasivy* (la neuvième) marquent précisément la coupure. Or, croyons-nous, c'est vers le *sikidy* qu'il faut se retourner pour avoir la clef des signes de la stèle. La géomancie, appelée à Madagascar *sikidy* (ou *sikily*) a eu jadis une importance considérable dans notre grande île. Il ne serait pas surprenant qu'un maître-sorcier ait fait graver sur pierre, à l'usage de ses élèves, ou même à son usage personnel pour l'aider dans ses consultations, un "memento" portant en abrégé les seize cases du *sikidy* car nous avons bien lu, c'est 16 intervalles correspondant aux 16 figures que nous avons.

Sans doute les points caractéristiques de chaque figure du *sikidy* n'y sont pas tracés. mais s'il s'agit seulement d'un moyen mnémotechnique, les traits suffisent pour délimiter les intervalles où le nom de chaque figure n'a pu être inscrit.

Pourquoi donc la division quadripartite ? Il est nécessaire ici de connaître quelques règles internes de la géomancie.

Les seize figures peuvent être réparties en deux séries de huit, mâles ou femelles ; elles peuvent aussi être réparties en quatre séries de quatre selon les quatre éléments primordiaux (eau, feu, terre, air (ou vent)), ou selon les points cardinaux.

Chaque figure doit en effet s'insérer dans un tableau idéal portant 16 cases. Aux 16 cases correspondent 16 figures prédéterminées (mais à la position variable selon les systèmes géomantiques considérés). or, à Madagascar la répartition des figures selon les quatre points cardinaux n'est pas toujours la même. Au lieu de quatre séries de quatre dans l'ordre suivant ; est-nord-sud-ouest, comme chez les Antaimoro, ou chez les Sakalava cinq séries dont deux de quatre, deux de trois, et une série supplémentaire de deux, qui suit le soleil (à l'Est le matin, à l'Ouest le soir). Le memento de la stèle pourrait peut-être reproduire cette

¹ Vig. Nordisk missionstidsskutt. 1903.

division en cinq séries qui est caractéristique de la géomancie de la côte Ouest et Nord-Ouest sakalava¹. S'il en était ainsi, chaque groupe comporterait les figures énoncées à notre tableau ci-dessous :

Il est possible aussi que le *mpisikily* ait voulu figurer dans son mémento les correspondances entre les figures du *sikidy* au nombre de 16 et les signes du zodiaque au nombre de 12. on sait en effet que les noms des douze constellations du zodiaque se retrouvent dans la géomancie (si certains manquent dans la géomancie malgache, ils sont par contre au complet dans la géomancie comorienne).

Ceci pourrait expliquer que les signes supérieurs ne remplissent que les trois premiers intervalles entre les grandes barres. Si ces signes pouvaient être lus par un arabisant, peut-être nous apporteraient-ils la clef du problème : indication des quatre directions cardinales, ou indication des douze signes zodiacaux ? En ce domaine, il est prudent de n'avancer aucune conclusion.

DENOMINATIONS DES 16 FIGURES ET ORDRES DE CLASSEMENT
DANS LA REGION N.O. DE MADAGASCAR

Points cardinaux	Sakalava- Ambongo (Hébert)	Sakalava- Analajava (Dandouau)	Traduction d'après l'arabe (sauf betsvongo qui est un mot malgache)
EST	alohomora adabara alitsimay	alahomaro adabaran alitsimay	le bélier (ou rouge) le taureau la rencontre
NORD	adalo alimizana alibehavo karija	adalo alihijana alabiavo karija	le verseau la balance le blanc l'entrée.

¹ Cf. Notre étude "Analyse structurale des géomancies comoriennes, malgaches et africaines" parue au Journal des Africanistes ; et l'étude de Dandouau sur le "*sikidy sakalava*", Anthropos, T. IX. Vienne : 1914.

Points cardinaux	Sakalava-Ambongo (Hébert)	Sakalava-Analalava (Dandouau)	Traduction d'après l'arabe (sauf betshivongo qui est un mot malgache)
SUD	<i>alahasaty</i> <i>asombola</i> (tareky) mahia betshivongo	soralahy asombola taraiky betshivongo	le lion l'épi le chemin beaucoup de gibier d'eau
QUEST	<i>alokola</i> alikisy alakarabo	alikota alikisy alakarabo	le cercle le renversé le scorpion
à l'Est le matin à l'Ouest le soir	alohoty alakôsy	alihotsy alakôsy	les poissons la flèche (du sagittaire)

NOTE : Les termes *mis en italique* sont les *mpanjaka*, rois, opposés aux *andevo*, esclaves. Les figures hors tableau d'ensemble sont en position fluctuante, et suivent le mouvement du soleil.

B.- *Graffiti de la surface biseautée*. Il est permis pour les graffiti de la surface biseautée de croire à des signes alphabétiques. Si l'on s'en tient aux trois principaux, on lira X Y H. La forme des lettres n'a rien d'arabe ; mais les écritures sud-sémitiques présentent parfois des caractères semblables. Ces lettres sont peut-être les composantes d'un nom propre, celui en l'occurrence du propriétaire de la pierre.

Les trois lettres X Y H n'évoquent aucune consonance de la langue malgache, c'est tout ce que l'on peut dire à leur propos. Il est d'ailleurs très vraisemblable que s'il s'agit du memento d'un *mpisikidy*, le propriétaire soit d'ascendance arabe.

Quant à la date approximative des inscriptions elle est, avec nos connaissances actuelles, impossible à formuler. La pierre a pu être gravée il y a deux siècles comme elle a pu l'être à une date plus récente. Seule une étude prenant en considération la forme de gouge utilisée pourrait peut-être aboutir à certain résultat. D'autres figures du *sikidy* ont été chez les Sakalava réparties en cinq groupes selon les points cardinaux au lieu de quatre dans le système original, nous aurions une indication utile supplémentaire.

En conclusion, sans pouvoir donner une réponse définitive, il est probable que la stèle aux signes indéchiffrables est un "memento" de *sikidy* utilisé par un maître-sorcier. Ces "memento" ne sont pas rares à Madagascar mais généralement ils concernent non la géomancie, mais la divination par la *viniana* (destins astrologiques). Ils sont généralement en bois et sont appelés couramment *fafa*, ce que l'on traduit par "planche de divination".

J'ai eu l'occasion d'examiner une de ces planches, longue de plus de deux mètres, qui était en possession d'un sorcier dénommé Hassan-Garasisy (Hassan aux exercices) dans le district de Soalala. Les différents *viniana* étaient figurés par des soleils, rouges, jaunes ou blancs, selon leur position et leur influence bénéfique ou maléfique, et ils étaient accompagnés de personnages très schématisés, en nombre variable, ressemblant un peu à des Y (Y renversés) comme les figurations du deuxième intervalle de la stèle.

Des "memento" ayant trait à la géomancie existent également. M. Charles Poirier a pu en recueillir plusieurs, peints sur bois, qu'il a présentés lors de l'exposition "Regard vers le passé", tenue à Tananarive du 10 au 20 novembre 1960.

L'un d'eux porte même au recto les 16 figures du *sikidy* et au verso leurs dénominations en malgache ¹.

Les plachettes-memento des *mpisikidy* ressemblent fort, par leur allure générale, aux plachettes de lecture ou les petits Comoriens apprennent les caractères arabes en psalmodiant les versets du Coran. La stèle de basalte d'Ambilobe rappelle aussi cette forme. Il est donc fort possible que le devin ait voulu faire oeuvre impérissable en gravant sur pierre, non les figures elles-mêmes, mais les emplacements des figures du *sikidy*.²

Certes, on peut se demander pourquoi le devin n'a rapporté que des cases vides, et non les dessins des figures. A-t-il voulu garder sa science cabalistique secrète ? Dans ce cas, la pierre gravée lui aurait seulement servi à disposer les graines de *fano* au fur et à mesure de sa consultation. Ceci est assez vraisemblable, car en Afrique, comme aux Comores, le devin utilise un petit plateau, généralement en bois, ou un van recouvert de sable, pour tirer les figures de géomancie. Aux Comores, le plateau du *moalimou* (savant, devin) s'appelle *baho la ramli*, "planche à géomancie". Ces plateaux ne comportent généralement pas de dessins, et servent à épandre une mince couche de sable où le devin trace les lignes ou les hachures qui lui serviront à "sortir" les figures. A Madagascar, on préfère procéder en tirant au sort un nombre pair ou impair de graines de *fano*. Le plateau est donc inutile, en tant que planche à sable, mais il a pu servir comme tableau montrant la répartition des "cases" en cinq séries cardinales.

¹ Madagasikara, regard vers le passé. Etudes malgaches, hors série, Tananarive, p. 21, B. 27.

² En Afrique, il existerait à Ifé, capitale sainte du pays Yoruba (Nigéria) des stèles amenées de la Mecque portant gravées les figures de géomancie.

En conclusion, les 16 intervalles divisés en groupes correspondent parfaitement à la classification usitée dans la région Nord-Ouest de Madagascar, ce qui laisse à penser que la stèle a été conçue pour être utilisée par un *mpisikidy*.

La stèle pourrait avoir été gravée il y a quelques siècles mais son ancienneté serait réduite. En tout cas, il est à peu près certain qu'elle ne nous offre pas le témoignage de cette ancienne écriture malgache, antérieure aux *sorabe*, qui reste, il faut le dire, tout à fait hypothétique.

Une dernière hypothèse pourrait être faite, conciliant les deux hypothèses alphabétique et mathématique. Il existe en effet, aux îles Maldives, un curieux alphabet, de dix-huit caractères, dont les signes sont précisément empruntés à des chiffres. Cette écriture est appelée *gabali tana* et aurait été introduite dans les îles par les Arabes, lorsqu'ils en eurent chassé les Portugais, donc, à une date relativement récente.

Les neuf premiers caractères de cette écriture sont les neuf premiers chiffres arabes ; les neuf autres sont peut-être également des chiffres, empruntés au telougou ou au canara, langues de l'Inde du Sud¹.

L'hypothèse est intéressante dans la mesure où certains Malgaches - nous pensons ici aux fameux Antalaoatra, les "gens venus de la mer" - sont arrivés dans la grande Ile au travers de l'Océan Indien en transitant par les îles Maldives. Ils auraient pu amener les rudiments d'un alphabet.

Le grand linguiste espagnol Lorenzo Hervas, écrivant en 1801 son "catalogue des langues des nations connues" faisait déjà arriver les Indonésiens à Madagascar par l'intermédiaire de l'Inde et des Maldives². Il trouvait la preuve de ce transit dans le fait que les îles sont appelées Male (malaises), la deuxième partie du mot, *diva*, signifiant "île" ; de plus, ces îles sont divisées en cantons que les indigènes nomment *atoles*, comme les atolls du Pacifique ; les noms de quelques *atoles* sont clairement malais, comme Molouque, ou Palipul dérivé de palipulo (*pulo* signifie île dans l'aire indochinoise, cf. Poulo Condor).

Avait-il raison ? On ne sait. En tout cas bien des mystères subsistent sur ces mystérieux Antalaoatra qui s'installèrent à demeure dans le Nord-Ouest de Madagascar et à Mayotte. Contrairement à ce qui a été dit, ce n'étaient pas des Arabes, ainsi qu'on peut juger d'après les quelques mots de leur langue qui ont été conservés dans le dialecte sakalava du nord-ouest.

Le mot "île" par exemple, se disait *vario*. Nossi-Bé jadis portait le nom de *Vario be* et l'on a encore *Ambario telo* : "les trois îles". Par contre, à Vohémar *vario* signifie : "parc".

¹ Cf. James G. Février, *Histoire de l'écriture*, 2^e éd. Payot 1959, p. 359.

² L. Hervas, *Catalogo de las lenguas...* Madrid, 1801, t. II, p. 46 et 49.

Si l'on prend des exemples dans le système numérique, on a :

mamoko (*mamuko*) : "trois" (cf. Nosy *mamoko*)

tsota ou *tsiota* : "six"

peipo : "cinq", et *peipopolo* : "cinquante".

L'origine de ces chiffres, à notre connaissance, n'est pas connue. Si, à la rigueur, *tsota* peut venir de l'arabe (Cf. anjouanais *sita*, pour vieil anjouanais *tandaru*, et grand comorien *dadaru* "sept"), cette éventualité ne peut être envisagée pour *mamoko* ou *peipo*.

Il faut donc s'interroger sur l'origine de ces mots. La solution de cette énigme permettra peut-être de mettre sur la voie d'une solution satisfaisante pour interpréter la stèle indéchiffrée d'Ambilobe.

Le stèle d'Ambilobe (Cliché O.R.S.T.O.M.)





LVII